

Chant canadien

Marie Le Franc

Numéro 4, novembre 1976

Marie Le Franc

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1383ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Franc, M. (1976). Chant canadien. *Lettres québécoises*, (4), 27–29.

Marie Le Franc

CHANT CANADIEN *

Je te chanterai quelque jour, grand pays! Je trouverai une langue digne de toi, une langue qui ait une profondeur, une hauteur, une largeur nouvelles.

Elle naîtra dans le sommeil. Les mots dont j'aurai besoin pour t'exprimer ne viendront pas des livres écrits par les hommes. Ce ne seront pas des mots linéaires, mais des mots en relief, des mots qui sautent aux yeux, qui prennent à la gorge, qui vont frapper le coeur à travers la chair molle.

Je te chanterai en mots de pierre, carrés, écrasés, acroupis sur le sol comme les fondations d'un édifice.

Je te chanterai, non point dans la jeunesse, mais dans la maturité de ma vie. Ce que j'aurais pu dire, autrefois, n'était qu'un balbutiement.

Tu t'étends comme une grande ombre au-dessus de ma pensée. Tu es un feuillage, un frémissement, tu es un ensemble.

Je m'en irai parmi la foule, en exhalant avec mon haleine mon amour pour toi. Je m'avancerai dans la strophe de mon chant comme entre les quatre colonnes d'un dais.

Moi je laisserai passer une décade entre deux litanies, et de décade en décade, celles-ci se trouveront côte à côte comme des soeurs jumelles qui chantent dans une procession.

Je suis venue à toi à l'heure où s'épuisait la substance de ma jeunesse. Et, tout de suite, tu m'as jetée à terre, cruellement, tu m'as tenue par le cou sans que je sache pourquoi. Et j'ai senti monter ta sève dans mes vaisseaux vides.

Tu n'as laissé de moi qu'une ombre sur la neige. Avant de faire passer ton printemps dans mon corps, tu l'as aminci à ton souffle, tu l'as battu sur ton enclume, tu l'as dépouillé comme un sol d'hiver, tu l'as détruit pour le reformer, tu l'as rendu orphelin pour l'adopter.

Je n'ai gardé de mon pays qu'une courbe et qu'un mouvement auxquels tu ne peux rien, ainsi qu'un saule garde le mouvement de l'eau vive, même après que la terre a été asséchée.

Le silence étend à la surface de tes eaux son velours sombre, et de la rive l'âme humaine écoute, attentive, aussi immobile qu'un chevreuil qui en surveille chaque frémissement.

Tu l'as agrandie à ta mesure, mon âme, tu as multiplié dans tous les sens chaque émotion, et mon amour pour toi s'accroche par en haut à une crête de montagne et traîne par en bas dans une vallée. Il s'étend de l'est à l'ouest et du nord au sud.

Tu m'as fait un cerveau millénaire. Tu en as durci les parois qui se referment sur des richesses conservées. Je pénètre de temps en temps à travers toi dans les terres anciennes de mes premiers souvenirs.

Étrange transposition: c'est en moi que je porte tes lignes dures, le cône de tes montagnes, et je deviens comme une poterne sévère à laquelle il faut attendre avant de pouvoir entrer.

Tu as fait de mon être lentement façonné une ville qui se retranche derrière ses murs, et dont on n'obtient l'accès qu'avec un mot de passe.

Tu m'as, à la longue, identifiée avec toi. Mes souvenirs se cristallisent selon ta manière, et je sens, certains jours, neiger de la joie.

Tes dégels montent à travers toi dans mon corps, qui fond par les pieds, et tout l'artifice de mon âme s'en va, à mesure que des rigoles de soleil coulent sur mon visage.

Je m'éloigne, dangereusement, de l'humanité, de la même façon que je m'aventure sur tes lacs, d'un pied à la fois hardi et épouvanté, en entendant craquer la glace et en regardant sourdre l'eau.

Mon faible corps est couronné d'une grande campagne et le poids de l'une fait osciller l'autre et celle-ci mêle un élément aérien à l'élément terrestre de celui-là.

Je suis deux saisons superposées, si intenses et si magnifiques que je ne sais plus si c'est toi qui me donnes l'hiver et moi qui te fournis l'été, ou si l'une et l'autre appartiennent à une même nature.

Je te chanterai! Ce que tu sèmes aujourd'hui ne fleurira qu'à l'heure des sécheresses. Ce n'est que de ma cabane natale, entre les fumées de cabanes semblables, que me viendra aux narines l'odeur de tes vierges espaces.

Ce n'est qu'en me retrouvant sur la route du vieux monde, battue par tant de pieds qui s'en vont, rivés deux par deux, en la traînant derrière eux comme une chaîne, que tout d'un coup, parallèlement, je verrai se déployer ta route nue.

Ta route que le sens des vents a indiquée, et le dévalement des eaux, et la coulée des hivers, et le projecteur brusque du soleil, la tranchée que toi-même creusas, sans tenir compte des besoins des hommes.

Celle qui ne mène nulle part, où ne s'imprime aucun pas, mais dont le vent a hérissé la poussière ou la pluie brossé le sable, et que le soleil sèche comme une toile posée à plat, encadrée par l'herbe inculte.

Celle qui est une coupure vive en pleine chair de la forêt, et qui porte, au lieu de murs, le bourrelet significatif des racines déchiquetées et de la terre saignante.

Celle où ne passent ni gendarme, ni facteur, qui est sans menace apparente et sans espoir écrit. C'est en nous qu'un cantonnier aux jours pareils broie des pierres égales, les pilonne, en fait jaillir des étincelles, et de son seul effort, et de ses seules mains, les mélange à la substance de la route éternelle.

Je me retourne sur cette route comme au milieu d'un amour. J'ai peur qu'on ne vienne me surprendre par derrière et qu'on me poignarde en plein bonheur.

J'évite les hommes, troupeau de buffles lancé dans les steppes, mais mon sang fait dans mes veines une course parallèle à la leur; je m'enivre du bruit de leur fuite, du souffle qui sort de leurs naseaux; j'aime à suivre de loin leur sillage de torche noire.

Tes arbres sont un hymne de silence. Chaque branche est une palme où le silence se balance. De chaque feuille penchante, un silence liquide et gommé tombe goutte à goutte. Et la terre qui le recueille est une vasque. O grand pays, je trempe mes doigts dans ton silence et je me signe.

Les vieilles civilisations s'inscrivent sur des parchemins. Toi, tu n'as que la terre pour recueillir la douce écriture de la neige. Tu laisses intacte la page glacée de tes plaines. Tu mets dessus la vitre du silence.

Pays muet, farouche gardien de ta propre beauté, que tu n'as point encore déflorée par des chants. Plus tard, les barbares littéraires feront des coupes dans ta forêt pour y planter leurs arbres chiches et bruissants et ton nom, que des guerriers rouges te donnèrent, et qui éclate à l'oreille comme une écorce chaude s'empâtera dans les livres.

Pays du Nord, front du monde, dur, poli, vaste, avec la sueur des océans à tes tempes, tu repousses et broies les glaces et les empêches de crouler sur le continent qui s'étrique au-dessous de toi pour mieux s'abriter et disparaît en queue de sirène dans le jeu des mers.

Je t'appellerai une fois loin. Je bramerai après toi. L'air sera plein de feuillages entre lesquels je chercherai le trait de ton regard, l'arc de ton corps, l'orgueil de tes ramures, l'agilité de tes pattes noires et fines, et ton élan, et ton bondissement de créature des espaces sans limites.

Je chercherai tes yeux de faon, le velours de ton haleine au bord de ta bouche, ton sang satiné au bord de ta peau, et tu ne seras qu'une ombre mouvante dans la forêt. Appuyée aux portants de la terre obscure, les yeux levés, le souffle retenu, je chercherai dans le ciel les jardins suspendus de tes aurores boréales où la nuit assise sur son tabouret d'ombre écosse des graines lumineuses.

Je ne chanterai pas ta neige. Je m'arrêterai, les yeux pleins de larmes en pensant à elle. Je croirai bercer un berceau vide dans l'espace, un berceau fait de dentelles et de mousselines floconneuses, d'où montaient un murmure léger, un gazouillement et parfois un rire. Je bercerais un grand berceau refroidi.

J'essaierai de chanter ta forêt, d'être la voix qui trace en bas un ruisseau parallèle à l'entrelac des branches. Je n'aimais avant toi que la plaine, la lande et le granit et le linge humide de mon horizon natal étendu sur les coteaux que la mer a pelés. Je portais en moi l'amour pesant de ce paysage qui semblait posé dans un seul plateau d'une balance. Tu mis dans l'autre ta forêt, et il y eut équilibre.

J'ai traversé son chemin d'or, j'ai clos à demi les yeux pour échapper à son éblouissement, et mes pieds se sont enfoncés dans les feuilles comme s'ils remuaient une eau écumante et tiède. Je me suis trouvée, les mains vides, au milieu des étalages de flamme et de feu de tes érables, et tout à coup les peupliers m'ont lancé de branche en branche leurs monnaies d'or.

O miracle, stupeur, effroi, ravissement! Sur tes routes sans symboles et sans carrefours, j'ai vu un homme s'avancer avec agilité et pesanteur. Il avait un regard ingénu et farouche et l'or de ta forêt brillait aussi dans son sourire. Ses bottes de plantigrade lacées de cuir en faisaient un créature des bois. Pourtant, il m'a demandé sa route, et je lui ai demandé la mienne, et nos questions restèrent sans réponse, mais nos paroles furent dans la houle de la forêt le salut de deux vaisseaux qui se croisent sur les mers.

J'ai côtoyé, la nuit, tes gouffres d'ombre, en laissant derrière moi la fenêtre éclairée de l'auberge, et le paysage des masses obscures offrait autant de nuances que celui des arbres à la lumière du jour.

Je me tairai en pensant à tes villes. Car tu n'es point fait de grandes villes, mais de grandes campagnes, et celles-là ne s'échelonnent que comme d'anonymes pierres tombales entre celles-ci.

J'oserai à peine chanter tes eaux, d'un chant sourd et timide, pareil au bruit d'une pagaie qui s'y enfonce, à l'arrière d'une pirogue, avec la crainte de rompre un précieux équilibre. O lacs, chaîne d'argent tendue de l'est à l'ouest, sur laquelle s'enfilent les émeraudes brutes des portages.

Tes moissons s'étendent comme un pain doré d'une seule venue, fendu de soleil, qui pourrait nourrir des continents affamés, et tes montagnes étonnantes, ô peuple libre, ont des formes de donjons au pied desquels sont enchaînés des vallées muettes et des torrents qui bouillonnent.

C'est un amour vertigineux que tu inspires: tu nous enlèves dans tes serres, vers les hauteurs et nous sommes suspendus entre un gouffre et un sommet.

Je t'emporterai dans la doublure de mes paupières et la muqueuse de ma bouche, je garderai un peu de ta terre à mes semelles vagabondes. Par une multiplication savante des horizons de mon pays, je te ferai surgir, et mes deux amours s'appliqueront l'un sur l'autre ainsi que la blessure et le bandeau.

Mon corps te chantera comme un pays de surface, comme une mine de lumière blanche dans laquelle il circule; mon âme te chantera comme un pays de profondeur, comme une lumière qui se dérobe et dans laquelle il lui fallut creuser.

Car tu es fraîcheur, éclat et abondance des fruits de l'espace, et, en même temps, tu nous tires par les pieds vers des abîmes secrets, des richesses tortueuses, des difficultés et des résistances insoupçonnées.

Tu dédaignes de l'expliquer. Ce n'est que de décade en décade que tu permets une halte, que tu laisses entrevoir ton dessein, et qu'on s'aperçoit avec étonnement, avec gratitude, que l'on a la même poussière sur les mains, que l'on est la même âme et le même corps à circuler dans la voie de lumière et d'ombre alternées, et que l'on n'a pas changé de route.

Pourrais-je maintenant me mettre à une autre mesure, passer sous d'autres paysages comme sous une porte basse, ô toi qui m'as étirée aux dimensions de ton cadre?

* *Au pays canadien-français*, Paris, Fasquelle éditeurs, 1931, pp. 5-14